

---

LES  
**BEN - DJELLAB**  
SULTANS DE TOUGOURT

---

**NOTES HISTORIQUES**

SUR  
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

---

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136 et 137)

---

Mohammed ben Djellab succéda à Omar son père. C'était du temps où Ahmed bey El-Colli gouvernait Constantine, époque importante pour les annales du Sahara. Une nouvelle famille, en effet, celle des Ben-Gana, va surgir et de là un antagonisme acharné et des luttes sanglantes qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Ce sujet plein d'intérêt fera plus loin l'objet d'une étude spéciale, mais ici déjà, pour l'intelligence des événements de Tougourt, il est indispensable d'en dire quelques mots. Ahmed Bey étant simple janissaire de la garnison de Collo, d'où lui vint le surnom d'El-Colli, avait fait la connaissance des Ben-Gana, modestes artisans, habitant alors aux environs de Mila, petite ville au pied de la Kabylie, et les relations étant devenues intimes entre eux, il épousa une fille de cette famille.

Parvenu plus tard à la dignité de Bey, gouverneur de la province de Constantine, il s'intéressa à l'avenir des parents de sa femme et maria la sœur de celle-ci, nommée Mbarka à l'un des

cheïkh El-Arab du Beït-Bou-Okkaz. Telle est l'explication de l'arrivée de la famille tellienne des Ben-Gana dans le Sahara, où nous la verrons bientôt s'efforcer d'y prendre pied et y tenir un rang important.

Cela exposé, revenons au sultan tougourtin Mohammed. En 1760, nous dit la notice que nous copions, il institua son fils Amran gouverneur intérimaire de la principauté de l'Oued Rir' et il partit pour La Mecque, selon l'usage de ses ancêtres. Neuf mois après, des troubles survenus dans le pays du Souf menacèrent la liberté du commerce et la tranquillité publique. Le cheïkh Amran laissa son khalifa dans la kasba de Tougourt avec une forte garnison et pénétra à marches forcées sur le territoire du Souf. Arrivé à El-Oued, qui en est la capitale, il tomba malade. Les progrès du mal furent si rapides qu'il n'eut pas le temps de prendre des dispositions en faveur de son fils unique, Tabar. On était dans la saison des fièvres, si dangereuses même pour les indigènes. Tabar ne survécut que quelques jours à son père. Il mourut au Souf, laissant un fils en bas âge nommé Ibrahim.

Tandis que l'armée expéditionnaire, privée de ses chefs, commençait à se démoraliser, les guerriers du Souf, enhardis par la circonstance, harcelaient le camp nuit et jour. Sur ces entrefaites, le sultan Mohammed revint de La Mecque. La fortune de Tougourt était revenue avec lui. C'était peu pour ce prince de rétablir la paix dans le désert; il consacra les cinq dernières années de son règne à améliorer le sort de ses sujets, d'un côté en affermissant la justice, d'un autre en allégeant les impôts. Afin de prévenir les crimes de violence et de meurtre qui se renouvelaient d'une façon déplorable, il substitua la peine de mort à la *dia* ou amende, prix du sang au profit de la victime ou de sa famille. « J'ai même entendu dire, à un vieillard qui tenait le fait de son père, que le cheïkh Mohammed, avant de livrer le condamné au bûcher, les faisait agenouiller devant lui et leur traçait une incision sous la gorge avec son yatagan. »

Sultan Mohammed mourut le premier jour de l'année 1179 (1765). Omar, son fils, lui succéda, mais il ne jouit pas longtemps du pouvoir, car il succomba cinq mois après — de maladie, di-

sent ceux qui ignorent l'intrigue, — mais en réalité, lui aussi périt du poison. Les tribus nomades soumises à l'autorité du cheïkh El-Arab étaient nombreuses. Entre elles existaient de temps immémorial des rivalités occasionnant fréquemment des collisions, et le chef de cette multitude remuante appelé à régler les discussions, s'il donnait satisfaction aux uns, mécontentait inévitablement les autres en appliquant la justice. Or, les tribus des Rahman et des Selmia, puissantes par leurs richesses et le nombre de leurs guerriers, étaient à l'égard de leur congénères d'une arrogance extrême provoquant souvent des troubles qu'il fallait réprimer. L'obéissance au chef traditionnel était pour elles un lourd fardeau; elles firent bande à part, formant ce qui s'appellerait le parti des frondeurs. J'insiste sur cette situation parce que nous verrons bientôt les conséquences de la scission qui divisa les tribus arabes en deux grands sofs ou ligues hostiles l'une à l'autre.

Les Rahman et les Selmia, possesseurs de palmiers dans les oasis au nord de l'Oued Djedi, ayant donné de nouvelles causes de mécontentement au moment de la récolte des dattes, le Cheïkh-el-Arab résolut de les châtier et appela à son aide le souverain tougourtin qui, avec ses forces, vint le rejoindre à Sidi Khaled, bourgade des Oulad Djellal. Mais, à la veille d'en venir aux mains avec les rebelles, Omar ben Djellab, pris de vomissements, expirait en quelques heures. Sa présence gênait et, en s'en débarrassant, on désorganisait les combinaisons de l'attaque. Les deux tribus en révolte avaient de bons amis dans le camp opposé; nous allons voir se renouveler de pareils faits et la plupart des intrigues se dénouer par le sabre, le poison et la corruption.

Le prince Omar ben Djellab laissait trois fils : Ahmed, Abd-el-Kader et Ferhat. Ce fut Ahmed, l'aîné, qui monta sur le trône saharien en 1180 de l'hégire (1766). De cette époque jusqu'en 1788, que Salah-Bey, gouverneur de Constantine, alla assiéger Tougourt, rien de saillant qui mérite d'être signalé ne se produisit dans la principauté de l'Oued Rir'. Afin de suivre la filiation de ces souverains du désert, nous donnerons néanmoins les noms de ceux qui occupèrent le pouvoir durant cette période :

Sultan Ahmed ben Omar partit pour la Mecque, où il mourut. Il laissa quatre fils, parmi lesquels nous ne citerons que Mohammed, qui reparaitra plus tard sur la scène.

Abd-el-Kader, deuxième fils du sultan Omar, succède à son frère Ahmed en 1778 ; il meurt sans postérité.

Son frère, Ferhat, hérite du pouvoir en 1782.

Pour se rendre compte des événements qui vont maintenant se produire dans le Sahara, nous devons, encore une fois, anticiper sur la curieuse histoire des Douaouda ; tout cela s'enchevêtre, et il faut bien suivre les fils des intrigues pour ne pas s'égarer dans ce dédale que certains intéressés voudraient rendre plus obscur encore. Nous avons dit plus haut que le Bey de Constantine, Ahmed El-Colli, avait marié sa belle-sœur, Mbarka, fille des Ben-Ganá, au cheikh El-Arab. Mbarka avait un frère plus jeune qu'elle, venant souvent la visiter dans le Sahara et passant des saisons entières auprès d'elle. L'existence des Arabes nomades qui, comparables à la marée, ont tous les ans un flux et reflux du Sud au Nord, lui avait plu. Quoi de plus séduisant, en effet, que la vie de la tente, en plein air, dans ces espaces sans limites où le ciel se confond avec l'horizon ? C'est patriarcal ; nous-mêmes, Européens, y éprouvons une certaine sensation et devons comprendre aisément les attractions captant le jeune Gana dans ce milieu où, pour les seigneurs féodaux, le temps se passe à cheval, soit à la chasse, soit à la recherche d'aventures. A la fois beau-frère du Bey régnant et du cheikh El-Arab, il jouissait d'une certaine considération parmi les nomades, et, pendant un pèlerinage à la Mecque qu'il accomplit en compagnie de plusieurs de leurs notables, il sut si bien les gagner, par son affabilité et ses largesses, qu'il s'en fit des partisans dévoués. Le gouvernement turc avait eu souvent à se plaindre des allures indépendantes et parfois même de l'insolence des chefs féodaux du Sahara. Mais comment châtier des gens insaisissables et faisant le vide en s'éloignant vers les régions arides, chaque fois qu'ils se sentaient menacés. Partout ailleurs, le système politique « diviser pour être maîtres » avait parfaitement réussi ; les circonstances s'offraient avantageuses pour le mettre

en pratique dans ces régions. C'est ce que venait proposer El-Hadj ben Gana à son retour de la Mecque : il avait admirablement préparé les voies pour atteindre ce résultat. Le Bey, son beau-frère, l'investit du titre de cheikh El-Arab pour l'opposer à la famille des Douaouda, héréditaire de ce titre séculaire, et, dès lors, commença la rivalité et l'antagonisme. Les Douaouda et les nomades restés fidèles à leur cause se mettaient aussitôt en révolte ouverte et continuaient à être les maîtres du Sahara, où n'aurait point osé se montrer le nouveau parvenu. Soutenu par la garnison turque de Biskra et ses quelques partisans, celui-ci ne dépassait guère l'oasis de Sidi-Okba et c'est là, en effet, que le chérif Sidi El-Haoussin El-Ourtilani raconte, dans ses impressions de voyage, l'avoir trouvé en 1762. El-Hadj ben Gana, accompagnant, peu après, son beau-frère le Bey El-Colli, dans son expédition contre les Kabyles des Flissa, fut tué, ainsi que bien d'autres personnages marquants.

Mohammed ben El-Hadj ben Gana succéda à son père, mais son influence ne s'étendit guère au delà de la zone primitive. Enfin, en 1771, apparaît sur la scène Salah-Bey, le gouverneur le plus remarquable qu'ait eu la province de Constantine. Actif, guerrier et administrateur, il ne pouvait laisser continuer l'anarchie qui régnait dans le Sahara. Salah-Bey devait sa fortune au Bey El-Colli, sous les ordres duquel il avait fait à peu près toute sa carrière. Il s'intéressa donc à celui qui était le neveu, par les femmes, de son ancien protecteur. El-Hadj ben Gana avait été tué à ses côtés en combattant chez les Flissa, nouveau motif pour soutenir le fils de son malheureux compagnon d'armes. En même temps, ne fallait-il pas mettre à la raison les Douaouda toujours en révolte et, comme nous l'avons dit, insaisissables ? Mais il y avait l'Oued-Rir' et surtout Tougourt, centre d'action des rebelles ; c'est là qu'il convenait de les frapper.

Ferhat, alors sultan de Tougourt, était gendre du cheikh El-Arab Douadi et naturellement son allié. Il y avait longues années que, lui aussi, répudiant la domination turque, ne payait plus d'impôts.

« La petite principauté de l'Oued-Rir', nous dit l'historien :

des Beys, grâce à sa position, avait pu, jusqu'alors, braver impunément les menaces des Beys de Constantine, trop faibles ou trop prudents pour aller si loin imposer leur volonté par la force des armes. Mais ce que nul de ses prédécesseurs n'avait osé tenter, Salah-Bey résolut de l'entreprendre et de le mener à bonne fin. Toutefois, avant de s'aventurer dans une expédition aussi lointaine, où le succès à atteindre pouvait si facilement se changer en un revers désastreux, il voulut user de tous les moyens de conciliation que lui conseillait la prudence. Le moment lui parut propice. On était au commencement de l'année 1788 et la gloire toute récente dont il venait de se couvrir dans ses rapports diplomatiques avec la cour de Tunis devait lui faire espérer un résultat non moins satisfaisant auprès de son vassal le chef de Tougourt. Il n'en fut pourtant pas ainsi. Les négociations entamées avec Ferhat ne purent aboutir à une entente commune. Se souvenant que Tougourt avait défié tous les Beys de Constantine, celui-ci crut pouvoir braver également les menaces de Salah. Il refusa de consentir à ce qu'on lui demandait. Il ne restait plus, dès lors, au Bey, qu'un moyen de faire prévaloir son autorité ainsi méconnue : c'était d'aller en personne dicter ses ordres dans Tougourt même. L'expédition fut résolue. Toutefois, le secret en fut tenu caché jusqu'à la fin d'octobre de cette même année 1788. Le désert pouvant, dans cette saison, être parcouru aisément par l'armée turque, on entra ouvertement en campagne. Salah-Bey vint prendre lui-même le commandement des troupes à l'Oued-Djedi et s'avança avec quelques pièces d'artillerie jusqu'aux environs de Sidi-Khelil, malgré une neige épaisse qui faillit l'engloutir lui et son armée. Pour ne pas épuiser ses forces le long de la route, le Bey se contenta de châtier une seule oasis et marqua la place du châtiment par un monceau de ruines. Le dix-huitième jour, il planta ses tentes en vue de la capitale de l'Oued-Bir', que protégeait un fossé profond et rempli d'eau. Les canonnières établirent leurs batteries sur des esplanades construites en troncs de palmiers et ouvrirent le feu contre la porte dite Bab-el-Khadra, celle de Sidi Abd-es-Selam et le quartier Et-Tellis, où est située la Kasba. Pendant ce temps, une partie des soldats abattaient à coups

de hacher les arbres qui constituent la richesse du pays. Le siège dura plusieurs semaines. Salah-Bey avait juré de ne pas lever le camp avant d'avoir détruit Tougourt de fond en comble. La poudre et les munitions ne lui manquaient pas ; sa volonté était une volonté de fer. Il fallut donc que le cheikh Ferhat comprît la situation. Un drapeau blanc, signe de soumission, fut hissé au haut de la mosquée appelée Djama-el-Malekia. A cette vue, le Bey fit cesser le feu et attendit les propositions de l'ennemi. Il fut convenu que l'Oued-Rir paierait les frais de la guerre et verserait entre les mains des Turcs un impôt de trois cent mille réaux, plus un tribut en chevaux et en esclaves nègres.

Tel fut, ajoute, en terminant, M. Cherbonneau, à qui nous avons emprunté une partie de cette relation, le résultat d'une révolte qu'avaient amenée la faiblesse, la pusillanimité des prédécesseurs de Salah Bey (1).

Le vieux minaret de Tougourt porte les traces des boulets de Salah Bey ; c'est avec orgueil que les Tougourtins les montrent comme preuve de leur résistance et aussi ne manquent-ils jamais d'ajouter : « Nous avons repoussé le Bey et ses gens du Tell, croyez-nous, bien qu'on vous ait dit le contraire. *Ben Berika*, s'il était encore de ce monde, serait le meilleur témoin ! »

Or, voici leur récit explicatif que confirment du reste les souvenirs conservés dans la famille noble des Douaouda. Salah Bey avait entrepris son expédition durant un hiver tellement rigoureux qu'il est resté légendaire dans le Sahara sous le nom de *Am-et-Tedj* (l'année de la neige), tant elle s'y montre rarement.

Pendant vingt-deux jours seulement — et non six mois comme on l'a écrit ailleurs — que dura le siège de Tougourt, l'armée du Bey eut à souffrir de pluies continuelles, mêlées de neige, et d'un froid exceptionnel par l'abaissement de la température dans les sables. Quatre petits canons en cuivre apportés à dos de chameau et mis en batterie, avaient ouvert le feu sur la ville ou plutôt sur la mosquée, monument le plus en évidence. Voilà en quoi consista l'attaque. Sur la lisière de l'oasis, quelques palmiers étaient abattus plutôt pour se procurer du bois et se chauffer que

---

<sup>1</sup> Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine*.

comme moyen d'intimidation en usage et, chaque fois que les bûcherons s'avançaient la hache à la main, une vive fusillade, partant de toutes les murailles crénelées des jardins, les repoussait vigoureusement. C'est que les Tougourtins n'étaient pas seuls à se défendre : leurs amis les Souafa, les habitants des autres oasis de l'Oued Rir', même des gens de Ouargla étaient accourus à leur aide. En rase campagne, la résistance était la même ; il fallait aller y chercher des fourrages pour les chevaux et les animaux de transport du corps d'armée ; chacune des sorties donnait lieu à des escarmouches ; les nombreux cavaliers des Douaouda fondaient au galop sur tout ce qui se montrait. Pendant ce temps, je le répète, la température implémentaire semblait elle-même favoriser la résistance. Le découragement, conséquence d'échecs et de souffrances multiples, s'était déjà manifesté par des désertions. Salah Bey renonçant dès lors à soumettre Tougourt par la force dut songer à battre en retraite. Il n'eut même pas la satisfaction d'amener les ennemis à composition, puisqu'à hauteur de Meggarin, dans le mouvement de recul, son monde embourbé dans des marais et harcelé de toutes parts, courut un instant de graves dangers. Il y abandonna néanmoins une portion de son artillerie, et deux de ses canons, trois même ajoutent ceux qui amplifient la victoire, restèrent en trophée aux mains des rebelles. Ces pièces étaient en cuivre, avons-nous dit. On les livra à un juif de Tunis, du nom de Ben Berika, qui les fonda pour en faire des bracelets aux femmes des vainqueurs, ainsi qu'une petite monnaie, ou sortes de jetons, appelée dans l'Oued Rir' *Sekka ben Berika*. On voit que nous sommes loin de la version première et surtout de celle donnée par le général Daumas qui attribue à Salah Bey la gloire d'avoir enlevé d'assaut la capitale saharienne. « Le Bey, dit-il, avait été entraîné dans » cette expédition par un membre mécontent de la famille des » Ben Djellab, cheïkh Ahmed, cousin du Sultan régnant, cheïkh » Amer, qu'il voulait déposséder. Les bases du marché passé avec » cheïkh Ahmed et le Bey Salah sont assez singulières : à chaque » étape de Constantine à Tougourt, le Bey devait compter mille » boudjous à cheïkh Ahmed qui, en échange, devait, une fois au » pouvoir, lui payer une redevance d'un million. Le Bey Salah,

» guidé par le traître, se mit en marche à la tête d'une armée  
 » appuyée de quelques pièces de canon. A son approche, tous les  
 » habitants de l'Oued Rir' se retirèrent à Tougourt. Salah resta  
 » six mois devant la place ; car, bien que ses habitants soient  
 » plutôt commerçants que guerriers, ils se battent avec beaucoup  
 » de courage s'ils sont retranchés derrière des murailles. Malgré  
 » cette résistance opiniâtre, l'artillerie ayant fait brèche à l'en-  
 » ceinte de la ville, tous les palmiers environnants ayant été  
 » coupés et la famine menaçant les assiégés, le Bey Salah enleva  
 » enfin la place dans un assaut décisif. Les énormes contribu-  
 » tions dont il la frappa et celles qu'il leva sur tous les villages  
 » de l'Oued Rir' le dédommagèrent largement et des frais de la  
 » guerre et des boudjous qu'il avait religieusement comptés à  
 » cheïkh Ahmed qui, devenu sultan, paya la redevance convenue. »

Inutile d'insister sur la vraisemblance des faits aussi bien que  
 de faire ressortir la confusion des noms et des dates, erreurs per-  
 mises à l'époque où s'écrivait ce premier livre sur le mystérieux  
 Sahara où nous ne pénétrions que dix ans plus tard. Nous ver-  
 rons par la suite que cette contrée resta insoumise malgré la  
 campagne turque et que les beys ne réussirent à y avoir un sem-  
 blant d'influence qu'à l'aide de la politique dissolvante de divi-  
 sion et de corruption. Atteint dans son amour-propre de guer-  
 rier et de diplomate, Salah-Bey n'était pas homme à renoncer à  
 la partie. Aussi le voyons-nous aller trois fois encore dans le Sud,  
 je ne dirai point dans le Sahara, puisqu'il ne dépassa point la  
 banlieue de Biskra, de crainte de subir un nouvel échec. Nous  
 trouvons du reste la confirmation du long état de révolte dans  
 lequel se maintint toute cette région, dans la correspondance de  
 notre ancienne compagnie royale française de La Calle. Ainsi,  
 déjà, au mois de mai 1786, le directeur Bourguignon écrivait  
 aux chefs de la compagnie à Marseille : « Le bey Salah ne va  
 pas à Alger cette année saluer le Pacha, comme d'habitude, à  
 cause du soulèvement de plusieurs tribus du désert. » En  
 mars 1791, le consul Astoin Sielvé annonçait que Salah-Bey  
 était encore allé faire le siège d'une ville de nègres dans le Sahara,  
 sous prétexte qu'ils refusaient de payer la *garame* (1).

(1) Archives de la compagnie royale de La Calle.

Revue africaine, 24<sup>e</sup> année. N° 140 (MARS 1880).

On voit donc que, malgré tous ses efforts, Salah-Bey n'avait rien obtenu par les armes, puisque la révolte durait toujours. Il employa alors l'autre système, l'arme de l'intrigue, à laquelle tout autre Bey, moins énergique, se serait contenté d'avoir recours. Il y avait à cette époque, dans l'entourage du gouverneur de la province, un haut dignitaire portant le titre de Bach-Sïar, fonctions correspondant à ce que nous appellerions le *grand courrier de cabinet*. C'était lui qui, dans les circonstances délicates, recevait mission de son maître d'aller auprès du Pacha d'Alger ou de Tunis traiter des affaires confidentielles. Il se nommait El-Hadj Mçaoud ben Zekri, issu de la famille des Ben-Zekri ou Zegrin qui, après avoir joué un rôle important à Grenade, s'était réfugié à Constantine lors de l'expulsion des Maures d'Espagne. De race princière, les Ben-Zekri s'étaient liés d'amitié ou même par des alliances encore plus étroites avec certaines familles nobles de leur nouvelle patrie. Les Douaouda du Sahara étaient ainsi devenus leurs parents. Bien que dans le camp de Salah-Bey, Ben-Zekri avait donc des relations intimes avec les chefs en révolte. Fatigué de cet état permanent de luttes et de combats, il proposait au Bey de s'interposer pour amener une paix honorable autant pour les uns que pour les autres. Après maintes démarches conciliatrices du Nord au Sud, un arrangement était convenu. C'est une de ces conventions, type de ruse et de duplicité, comme les Turcs s'en servaient souvent en Algérie pour désorganiser les résistances du peuple indigène ; la voici dans tous ses détails : Mohammed El-Debbah ben Bou Okkaz, le cheïkh-el-Arab révolté, viendrait à Biskra faire acte de soumission et recevrait la confirmation de son titre et le caftan d'investiture des mains de Salah-Bey ; il resterait le chef reconnu de tous les Arabes nomades. Mais Mohammed ben El-Hadj Ben-Gana, jusque-là cheïkh-el-Arab *in partibus*, conserverait le commandement de Biskra et de quelques-unes des oasis et des tribus des Ziban. C'était déjà un premier antagonisme créé entre les deux dignitaires, mais qui ne suffisait point aux combinaisons de la politique turque. Salah-Bey conservait une haine implacable contre Ferhat ben Djellab, le sultan de Tougourt, qui avait osé lui résister et fait éprouver une défaite à ses armes, victorieuses

en tant d'autres circonstances. La gloire qu'avait acquise Salah-Bey en contribuant puissamment au désastre de l'armée espagnole d'O'Reilly devant Alger, était ternie par cet échec. Il fallait à tout prix s'en venger en renversant Ferhat et faire disparaître la dynastie des Ben-Djellab ; c'était la condition capitale qu'il imposait dans son traité de paix. Les Douaouda étaient parents des Ben-Djellab, donc Debbah hésitait à consentir à leur ruine, mais la diplomatie de son ami Ben-Zekri l'emporta, et, par une convention secrète, il était décidé que satisfaction complète serait accordée au Bey selon ses désirs. Mais une nouvelle complication allait surgir, — elle n'embarrassait certainement point les Turcs qui l'avaient préparée et résolue d'avance afin d'atteindre leur but politique. Par qui remplacer les Ben-Djellab après leur chute ? Avec intention on avait négligé d'en parler jusque-là pour amener Debbah, de concessions en concessions, à tout accepter. Debbah proposa son frère Saïd. Ce plan ne pouvait convenir au Bey qui, au lieu d'augmenter la puissance des Douaouda, ne visait au contraire qu'à la désagréger et enchevêtrer autant que possible les influences, de telle sorte qu'il fut loisible de les opposer, à l'occasion, les unes aux autres. Par quelles promesses Debbah se laissa-t-il séduire ? On l'ignore ; mais il convient de rappeler que l'arabe, quand on fait adroitement miroiter à ses yeux argent et gloire personnelle, est, comme grisé par l'ambition ; il oublie tout, son propre intérêt même. Vivant au jour le jour, sans prévoir l'avenir, il est aveuglé par la jouissance du présent. C'est ce qui arriva à Debbah, entrant en plein dans le complot préjudiciable à sa famille et à ses alliés. Il fut décidé qu'un Ben-Gana prendrait le commandement de Tougourt aussitôt la chute des princes héréditaires et que le cheïkh-el-Arab Debbah l'aiderait à se maintenir dans cette position toute nouvelle.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

